

Au Château d'Argol est le début d'un jeune écrivain particulièrement bien doué. Il habite loin de Paris où il ne connaît personne et vit visiblement dans un monde un peu livresque ; mais peut-être faut-il commencer ainsi sa carrière littéraire. (...)

M. Julien Gracq est visiblement influencé par le surréalisme, mais il en a dépassé le premier stade. Il est de ceux à qui cette esthétique a permis d'entrevoir une forme nouvelle du roman, et même des lettres en général. Il se peut en effet, que le surréalisme nous mène à une forme inconnue de la fiction, à la fois plus épique et plus féérique.

**Edmond Jaloux, *Les Nouvelles littéraires*,
4 mars 1939.**

Il ne faut pas conseiller la lecture de ce livre à ceux qui ne sentent pas en eux cette présence affamée, décisive et tenaillante que M. Edmond Jaloux a ainsi définie dans la *Vie de Goethe* : «le démon intérieur est toujours quelque chose qui se refuse en même temps qu'il vous assaille. Quelque chose qui se dérobe au moment même où il vous appelle. Quelque chose qui vous force à parler et qui ne veut pas être dit. ». Ce démon, qui n'est autre que l'être soumis à sa dialectique de ténèbres et de lucidité, habite avec une épuisante actualité, le roman de M. Julien Gracq. Dès la préface, se pose le problème de la conscience dans le mystère. (...) Cette unité fulgurante et foudroyée, inconcevable pour une imagination privée d'aliments réels, mais évidente pour ceux qui sentent leurs rêves comme une vie vraiment vécue ; cette identité des états de la nature et d'une pensée à son point extrême de détachement ; cette attention, en un mot, c'est cela qui mène l'étonnante prose de M. Julien Gracq par les routes brûlantes ou glacées, hasardeuses ou volontaires de l'hallucination. Parsifal, mais en version démoniaque, le double héros renaît et disparaît dans la blessure inépuisable ; blessure ouverte de l'existence, où saignent la forêt, le ciel, la lance, l'orage, la nuit, l'esprit et le désir ; blessure au fond de laquelle, comme deux bouches dans leur baiser, la mort étreint silencieusement la vie.

Y. Delétang-Tardif, *Vendémiaire*, 29 mars 1939